

ANDRÉ GILL

Le célèbre caricaturiste, l'artiste de cœur et de talent que tout Paris connaît, est devenu fou, à Bruxelles, où sa femme et son ami Jules Vallès sont allés aussitôt le chercher.

Le malheureux était relativement calme. C'est dans la dernière semaine d'octobre qu'il avait été renfermé à l'*Amigo* de Bruxelles, puis conduit par la police à Evère. Il était sans argent et avait pris une voiture après avoir longtemps erré dans la campagne.

Il est arrivé à Paris dans un état assez satisfaisant. Le soir, il s'est assis à la terrasse d'un café du boulevard, en compagnie de quelques amis, avec lesquelles il s'est entretenu sans que sa conversation trahit aucun dérangement d'esprit.

Il voulait assister à la représentation des Nouveautés et l'on a eu beaucoup de peine à l'en empêcher.

D'après le diagnostic des médecins, Gill serait atteint d'une paralysie progressive du cerveau. On craint qu'il ne soit incurable.

Le poète caricaturiste était atteint de la folie des grandeurs. Le malheureux ne songeait qu'à une chose : être riche.

De son véritable nom, Gill s'appelait Gosset de Guines. Son atelier, où se réunissaient autant de littérateurs que de peintres : Richépin, Vallès, Bouchor, Valabregue, d'Hervilly, Nadar, Mahalin, Paul Arène, est situé boulevard Denfert-Rochereau.

Gill vivait là, depuis quelque temps, assez retiré, avec sa femme et son enfant. Le pauvre petit mourut récemment, et ce fut encore un grand chagrin qui vint s'ajouter aux déceptions éprouvées par le malheureux caricaturiste.

Un de nos confrères se demande s'il n'y aurait pas un peu de contagion dans sa folie.

Dans les premières années de sa vie, Gill a fréquenté des hommes de son âge qui, presque tous, ont été touchés, avant lui, par cette terrible folie des grandeurs.

Il a eu pour ami d'abord Charles Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du mal*, qui perdit, lui aussi, la raison pendant un voyage en Belgique.

Il a vécu dans l'intimité de Charles Bataille, lequel fut frappé de démence, en 1868, parce qu'on ne l'avait pas décoré.

La gravure *Le Nouveau Né*, que nous reproduisons dans nos illustrations d'aujourd'hui, prise d'une peinture qui a obtenu beaucoup de succès à Paris, est due au pinceau de Gill.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

ÉTUDE DE MŒURS CANADIENNES

Jusqu'à présent les hommes seuls ont pris part au mouvement littéraire qui se fait au Canada : peu de femmes ayant osé disputer au *sexo fort* le monopole de la littérature. Aujourd'hui, une jeune canadienne, dans une série de lettres écrites sans prétention, vient insérer dans les colonnes de *L'Opinion Publique* une étude de mœurs nationales qu'elle intitule : *Quatre années dans le monde*. C'est le résumé des joies, des tristesses et de toutes les impressions qui peuvent traverser la vie d'une jeune fille depuis sa sortie du couvent jusqu'au jour où sa destinée cesse d'être en suspens.

MA CHÈRE AMÉLIE,

1er septembre.

Pourquoi faut-il que les rêves ne soient pas des réalités ou du moins qu'un importun réveil vienne si tôt dissiper les impressions délicieuses qui en forment parfois le cortège ? Voilà, amie, la question que je me posais, au saut du lit, en me frottant les yeux, ce matin, cherchant encore à douter qu'une aimable compagne eut déjà repris son vol vers Montréal, après m'avoir laissé, en guise de cartes, une égale provision de regrets et d'agréables souvenirs. Ces derniers suffiront peut-être pour dorénavant bien des songes, mais je les crois incapables de lutter avec le charme de ta visite nocturne. Fidèle, même pendant ton sommeil, aux inspirations de la charité et de l'amitié qui, chaque soir, te dit : Au revoir ! Amélie, tu as franchi, à la faveur d'une nuit obscure, une très longue distance et tu es arrivée ici, toute joyeuse, il me semble, de revoir ton imparfaite Marguerite. Quant à celle-ci, elle était folle de joie, et, pour te donner la plus légère idée de l'agrément de sa surprise, il lui faudrait lutter avec les mots d'une langue insuffisante. Elle sautait de plaisir, courait communiquer la bonne nouvelle à sa famille, puis revenait t'embrasser et te parler. Oh ! oui, te parler avec une volubilité qui, au milieu de ses transports, lui a fait souvent te dire : Ma chère amie, il faut vraiment que l'ange chargé de recueillir les paroles de deux babillardes soit sténographe ! Et, avec ton généreux concours, elle continuait d'édifier la haute tour du babil, elle faisait miroiter à tes yeux le tableau de sa vie depuis notre dernière séparation—le tableau où les rayons dominent—quand

le soleil, se glissant dans sa chambre, comme pour la rallier, vint ôter à la pauvre dormeuse une félicité qu'elle essaierait en vain de définir. Elle peut tout au plus s'écrier avec le poète :

« Temps heureux, se peut-il que ces heures d'ivresse,
Où la vie à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ! »

La prose m'apparaît ensuite sous la forme d'un froid papier. Faible interprète de la pensée, jamais il ne saura exprimer ce que

« La voix sait dire lorsque l'on sait aimer, »

mais il peut m'aider à caresser mes illusions si tôt évanescentes, et, à titre de compensation, je m'estime encore heureuse d'y renfermer mes idées et mes sentiments. N'est-ce pas là la promesse qui, à l'heure de notre départ du cloître, est venue sécher les brûlantes larmes qu'une amère séparation a fait couler de nos yeux ? Et ne dois-je pas sentir le besoin de renouveler à ma chère Amélie l'assurance d'une amitié que ma nature, peu expansive en apparence, ne trahit que lorsqu'on n'est plus à mes côtés pour en recueillir l'expression ?

Après avoir, par des récits sans fin, d'interminables causeries, fait rayonner sur le front soucieux d'un père préoccupé, d'une mère attristée de la longue absence de l'oiseau envolé, la joie de son retour au nid, j'aime donc—ce tribut payé aux aimables exigences de la famille—à me retrouver, rêveuse et tranquille, dans la solitude de ma chère chambrette. Seule avec toi, dans ce sanctuaire de mes rêves et de mes expansions, ou d'intimes soliloques avec mon journal, je veux causer avec l'abandon de la petite pensionnaire d'hier.

L'amour-propre, à la vérité, cherche bien à mêler à cette jouissance sa misérable note, mais il aura beau faire briller mon incapacité, énumérer mes défauts épistolaires, l'affection opposera toujours de puissants raisonnements aux faibles arguments de mon péché de prédilection, persuadée que, si, dans mes insignifiantes lettres, tu cherches en vain la beauté du style et tout ce qui fait le charme d'une conversation écrite, tu y verras du moins les sentiments sincères d'un cœur aimant. Sous ce rapport, j'ai la prétention de croire qu'il ne manquera à mes missives ni points, ni virgules.

Pour faire taire les derniers murmures de l'orgueil, j'envisage en toi, non pas la puriste sévère qui, à bon droit, pourrait jeter sur mes lignes le fiel d'une méchante critique, mais l'amie indulgente qui, il y a deux mois à peine, souriait avec bonté aux divagations de sa folle compagne de récréation—heureuse si tu peux trouver, dans l'échange de son bonheur et du tien, le baume apporté par le souvenir à l'éloignement.

Ce bonheur, Amélie, il m'inonde, me suffoque en quelque sorte. Il luit, pendant la journée, dans les affectueux baisers qu'une mère tendre dépose à chaque heure sur mon front, dans le regard plein de grave tendresse qu'un père dévoué laisse tomber sur moi. Il brille encore dans les turbulentes câlineries de mes frères, dans les caresses et les gâteries variées de la vieille bonne qui, après avoir prodigué à ma famille les soins de son rare dévouement, a fini par en faire partie. Le soir, je le retrouve au sein de cette intimité qu'on goûte si pleinement avant que les exigences sociales nous dispersent, en entendant les accords du piano touché par les doigts encore agiles de maman, accompagné des sons plus doux de la flûte d'Alfred et du violon d'Ernest. Quelques heures plus tard, je la respire, cette félicité, au sein de mon appartement que l'amour maternel a embelli d'une foule de ces riens qui ajoutent au confort en contribuant au charme du coup-d'œil.

Ici, en effet, tout trahit cette ingénieuse tendresse, dont seules, les mères ont le secret, et qui sait deviner tous les goûts, prévenir tous les caprices : la coquette chapelle devant laquelle, chaque soir, j'épanche le trop plein d'un cœur reconnaissant, le mignon bureau qui, à l'avenir, favorisera mes aptitudes épistolaires, la petite fenêtre où trois vases de fleurs odorantes s'épanouissent à l'ombre de deux verts peupliers. Là, j'aime à m'enivrer de l'atmosphère embaumée de nos belles nuits d'été, à rêver de tout, surtout du couvent dont je n'ai pu oublier les naïves jouissances, ni appris à regretter la règle sévère. C'est de l'embrasure de cette même croisée que, sur l'aile rapide de mon ange gardien, je m'envole, chaque soir, vers Montréal. Je t'y revois, amie, faisant les honneurs d'une soirée intime ou, travailleuse infatigable, cherchant à abrégé les longues soirées, tantôt par le travail manuel, tantôt par des lectures capables de fortifier le cœur en récréant l'esprit. A la vérité, mon imagination sans culture a peine à suivre la tenue dans les régions féeriques de la poésie, et la légèreté de mon bagage scientifique s'accommode peu des difficultés sérieuses qu'une application soutenue, aidée d'un talent réel, t'a permis de surmonter ; mais je me plais néanmoins à te voir marcher dans les sentiers de l'inconnu quand tout est silence dans ta chambrette, que seul se fait entendre le bruit des feuilles tournées ou celui de ta plume courant sur le papier. Le jour venu, mon affection te suit dans tes pérégrinations affairées à travers la ville, soit qu'elles aient pour but la satisfaction de ta piété matinale, soit que la charité en forme le mobile désintéressé.

Puis, maintenant que le froid de l'automne, en rappelant à la ville tous les touristes de l'été, a fait rouvrir les salons de l'aristocratie montréalaise, la même amitié m'amène à tes côtés pour jouir de tes succès et recueillir les éloges que ton mérite pourrait accepter, si ton humilité ne les laissait tomber.

Moi-même, dans une sphère différente, j'ai eu, le 18 août dernier, une idée de ce monde que j'ignorais, qui n'excite encore en moi ni enthousiasme, ni froideur, et dans lequel je suis entrée protégée par la sage vigilance d'un père prudent et entourée de la bienveillante égide d'une aimable mère.

Une réunion, composée de la société de notre village, à laquelle étaient venus se joindre quelques amis voisins, avait lieu, ce jour-là, dans notre modeste, mais vaste salon. Car c'était l'anniversaire de ma naissance : je comptais, tu le sais, dix-huit printemps. Pour la circonstance, ma toilette ne m'avait coûté ni pleurs, ni regrets. En rapport avec la simplicité des goûts paternels et la médiocrité de nos revenus, elle se composait de ma blanche robe de mousseline du couvent embellie de frais nœuds de rubans roses et de vieux bijoux de famille religieusement renfermés pour moi jusqu'à ce jour dans l'écriu maternel. Pour compléter cet ensemble peu pompeux, ma délicate couronne de graduée tressée par les mains habiles de la fleuriste du monastère vint orner ma tête de débutante. Encore revêtue des humbles livrées de la pensionnaire, entourée de tout ce qui, chez les Ursulines de Québec, me parlait d'humilité et de simplicité, comment aurais-je laissé l'orgueil s'infiltrer dans mon âme ? Aussi, la tête ne m'a-t-elle nullement tourné lorsqu'un compliment banal est venu caresser mon oreille, ou lorsqu'un quadrille ou un lancier a conduit vers moi quelque damoiseau empressé. Je n'ai garde, vois-tu, chère amie, d'oublier que ma qualité d'héroïne de la fête et de fille aînée de la maison inspirait seule les attentions multiples dont je me voyais l'objet. Puis, je me rappelais qu'avant mon entrée au salon, ma glace fidèle, en reflétant l'éclat de deux grands yeux noirs, m'avait montré un teint trop brun et un nez trop fortement accentué.

Cette concession faite à la vérité, je me hâte de dire pourtant que je devais paraître avec avantage à côté de Mademoiselle Angélie DuTier, qui portait ses quarante ans bien sonnés, écrits en jaune sur une figure encore à la mode par ses plis nombreux. En voyant cette vierge antique chercher à dissimuler la haute respectabilité de son âge sous une robe et des minauderies risibles si elles ne soulevaient une immense pitié, en la regardant dresser les batteries de sa vieille coquetterie sur le cœur juvénile d'un danseur de vingt-quatre ans, involontairement je me surpris à dire, à part moi : pourquoi faut-il que le cœur conserve les jouissances de l'amour quand la figure a perdu tout le charme qui l'inspire ?

Ce n'est pourtant pas, chère Amélie, que je sois portée à jeter sur les vieilles filles, justement surnommées *vieilles fines*, parfois les sarcasmes d'une cruelle moquerie, car jamais je ne partagerai à leur sujet les injustes préjugés de certains hommes, et je ne conteste que dans la personne de Mademoiselle Anzélique le mérite de ces vénérables duègnes que le boulet conjugal a effrayées, mais j'aimerais que les prétentions de cet âge se bornassent aux goûts sérieux, à la pratique assidue de devoirs austères et à une aimable condescendance envers les jeunes.

Quant aux vieux garçons dont j'avais, ce soir-là, un admirable échantillon dans la personne de monsieur Polycarpe Moineau, dont l'œil verdâtre, comme le dos d'une grenouille, semblait, de préférence, s'attacher sur les plus jeunes invitées, je n'ai pas d'expressions pour qualifier leur inutilité, leurs ridicules prétentions parfois et cette insignifiance, résultat d'une existence vide qu'ils traînent partout après eux et dont ils infectent l'air qu'ils respirent. De ces cœurs que la vieillesse a glacés, que l'amour n'illumine jamais et où l'égoïsme règne en souverain, ne peuvent s'échapper que de banales protestations, des serments répétés à satiété à la jeunesse naïve qui s'en amuse, à l'âge mûr qui les dédaigne. Ces êtres déclassés, qui ne furent pas capables de faire le bonheur d'une femme, qui cherchent à en faire le désespoir, me font toujours l'effet de ces chauves-souris entrées inopinément dans une salle de bal. Chacun s'en effraie et cherche à se dérober à leur froid contact.

J'aurais épuisé le chapitre pourtant interminable de mes griefs contre la classe trop nombreuse de ces ennuyeux bipèdes, lorsque des jeux où l'esprit joue un rôle et auxquels tout le monde est appelé à fournir son contingent d'imagination vint me tirer de mes sérieuses réflexions.

Le même soir, je m'endormais aux accords de la musique et, dans un cauchemar pénible, je voyais passer le vieillard célibataire offrant la dernière parcelle de son cœur microscopique à la danseuse à la robe rose, aux lèvres flétries.

Voilà, chère amie, pour le côté poétique et mondain de ma vie. Le côté prosaïque m'apparaît maintenant sous la forme allongée d'un balais que chaque matin, je dois promener dans les appartements assignés à ma